

Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, Stock/IMEC, 1992, 356 p.

Marc Chabot

La fatigue culturelle du Canada français
Volume 3, numéro 1, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800915ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/800915ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)
1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chabot, M. (1992). Compte rendu de [Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, Stock/IMEC, 1992, 356 p.] *Horizons philosophiques*, 3(1), 142–143.
<https://doi.org/10.7202/800915ar>

Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, Stock/IMEC, 1992, 356 p.

Un homme tue sa femme, on en fait un fait divers. Un philosophe tue sa femme, on est retourné, chaviré. On aura compris que je parle de la communauté philosophique. De ceux et celles qui plus que les autres tiennent la rationalité pour quelque chose de très sérieux. De ceux et celles qui ont les mots pour faire croire que la passion n'est pas leur affaire.

L'Avenir dure longtemps se présente comme un livre de justification. Mais peut-être davantage comme le livre du pardon. Althusser savait bien qu'il devait s'expliquer. Althusser savait bien qu'il laissait derrière lui une oeuvre qui devenait gênante après son crime.

On se souviendra que le philosophe n'a pas eu de procès. Il y a eu non-lieu. Althusser n'était pas en mesure de subir un procès. Il n'était pas en mesure de s'expliquer, ni même de subir un interrogatoire. Alors il y a eu le silence. Un long silence. Pas seulement de la part d'Althusser mais aussi entre les philosophes. Impossible de parler, impossible de comprendre de l'extérieur. Impossible de dresser un bilan.

Du jour au lendemain, on a cessé de lire son oeuvre. Le marxisme n'allait pas bien non plus. En fait, plus rien n'allait théoriquement pour personne.

J'ai peu à peu découvert que toute grande philosophie jusqu'à ce jour a été la confession de son auteur et (qu'il l'ait ou non voulu ou remarqué) constitue ses mémoires. (F. Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*)

C'est à cette confession que nous convie Althusser dans *L'Avenir dure longtemps*. Le philosophe écrit avec la même radicalité qu'auparavant et si, ici, tout est témoignage, si, ici, toute entreprise théorique semble disparue, cette fois, le camouflage de l'humain derrière les concepts n'a pas lieu.

Le philosophe est démasqué, peut-être qu'il ne l'aurait jamais été, peut-être aurait-il réussi à demeurer dans la théorie s'il n'avait pas eu cette histoire d'amour avec Hélène, cette histoire d'amour qui a tourné au drame et dont l'auteur nous raconte les malheurs.

L'histoire d'Althusser n'est pas unique, mais c'est le récit de l'itinéraire d'un intellectuel qui, plusieurs fois durant sa carrière, s'est brisé la tête contre les murs.

D'ici, il était bien difficile d'imaginer Althusser en catholique, en fervent croyant. D'ici, il était difficile, à partir des livres comme *Lire le Capital* ou *Pour Marx*, d'être confronté à la fragilité de l'armature théorique. Ces livres semblaient durs et solides, mais l'homme était fragile et conscient de ses manques, conscient de conduire chaque fois les militants dans des labyrinthes qu'il ne comprenait pas bien.

Je fus alors saisi d'une incroyable terreur, à l'idée que ces textes allaient me montrer tout nu à la face du plus large public : tout nu, c'est-à-dire tel que j'étais, un être d'artifices et d'impostures, et rien d'autre, un philosophe ne connaissant presque rien à l'histoire de la philosophie et presque rien à Marx... (*L'Avenir...*, p. 139)

Mais la pensée habille les êtres, elle les habille si bien que l'auteur n'imaginait peut-être même pas jusqu'à quel point elle constituait une armure aux yeux de la majorité. Cette nudité qu'Althusser craignait, n'existait pas réellement. Son marxisme s'habillait de certitudes et de vérités qui le protégeaient contre cette mise à nu. Et si lui croyait se dévoiler, nous n'en avons rien su et surtout rien vu tellement la meute des militants et des partisans nous empêchait de voir l'homme.

Ainsi donc, le philosophe n'était qu'un homme, c'est-à-dire un être qui a peur, un être sensible, brisé, affolé et malhabile. Ainsi donc, il lui arrivait, et peut-être plus souvent qu'un autre, de rentrer chez lui fourbu. Il lui arrivait de glisser dans la maladie et la dépression.

Le cheminement intellectuel d'Althusser, celui dont il nous dresse la carte dans *L'Avenir dure longtemps*, mériterait à lui seul une longue analyse. Tout comme cette terrible histoire d'amour avec Hélène, les séances chez les psychanalystes, les amitiés, les interrogations sur le corps, cette foi catholique devenue une foi militante dans le Parti.

Ce livre est l'ultime justification d'un penseur qui a connu de sombres heures et une petite gloire.

Il y a de l'intolérable dans ces confessions, quelque chose d'absolument impudique. Les philosophes tentent avec si peu de réussite de faire taire *le sujet* qu'ils sont. Ils voudraient tellement échapper à la tentation autobiographique. Ils voudraient bien qu'après leur passage sur terre, il ne nous reste d'eux que des idées. Abstraire le «je» de l'oeuvre paraît une victoire. Mais laquelle?

Les philosophes devraient pourtant bien comprendre que ce *moi* dans l'oeuvre est l'une des plus grandes découvertes de la pensée occidentale, que ce *moi* est à la base même de notre conception de la liberté. Le «Connais-toi toi même» de Socrate nous hante. L'essentiel d'un philosophe s'y trouve, même pour un structuraliste.

Je ne sais pas si Althusser nous donne cette fois toutes les clés pour le comprendre. Cette autobiographie n'est pas le récit anecdotique d'une vie d'intellectuel, c'est l'histoire d'une souffrance, l'histoire d'une pensée déchirée.

Marc Chabot
Collège François-Xavier-Garneau